

Peter Burke

## Les langages de la politesse

---

### Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.



Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le CLEO, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

---

### Référence électronique

Peter Burke, « Les langages de la politesse », *Terrain* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2704.html>  
DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Ministère de la culture / Maison des sciences de l'homme  
<http://terrain.revues.org>  
<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne à l'adresse suivante : <http://terrain.revues.org/index2704.html>  
Document généré automatiquement le 29 septembre 2009. La pagination ne correspond pas à la pagination de l'édition papier.  
© Terrain

Peter Burke

## Les langages de la politesse

Pagination originale : p. 111-126



- 1 Traduit de l'anglais par Christine Langlois
- 2 Le but de cet article est d'examiner, du point de vue d'un historien, la place de la politesse dans le langage et, inversement, celle du langage dans la politesse. Et, ce faisant, de contribuer à développer le champ, relativement nouveau, de l'histoire sociale du langage par une sorte d'ethnographie rétrospective de la communication (Burke & Porter 1987). Assez curieusement, alors que les historiens, les linguistes et les anthropologues se sont souvent intéressés au langage de l'insulte – il existe même une revue, *Maledicta*, qui lui est consacrée –, le topique opposé, et complémentaire, de la politesse n'a que peu retenu leur attention. Peut-être devait-on s'y attendre : après tout, *L'Enfer* de Dante et *Le Paradis perdu* de Milton sont beaucoup plus connus et appréciés que *Le Paradis* et *Le Paradis reconquis* des mêmes auteurs. Quoi qu'il en soit, afin de comprendre à la fois le langage et la société, il convient sûrement de rééquilibrer la balance. Nous étudierons ici l'histoire de deux formes de conduite linguistique : tout d'abord la considération pour les autres, puis la manière dont on se distingue des autres au moyen de formes de langage plus « élevées ». On pourrait appeler ces deux formes la politesse « altruiste » et la politesse « égotiste ».

### Universaux et particularités

- 3 Mon hypothèse dans cet article est que le langage poli change avec le temps, tout comme il varie de place en place, d'un groupe social à l'autre ou d'un individu à l'autre. Il peut sembler que cette hypothèse a été contredite, voire complètement démolie, par une importante étude du sujet – pour être précis, une étude de la politesse altruiste – publiée il y a vingt ans par deux linguistes britanniques (Brown & Levinson 1978). Le point central de l'essai lucide et élégant de Brown et Levinson, comme de l'article légèrement antérieur de Charles Ferguson (1976), est que « le phénomène de la politesse » peut être expliqué par « les stratégies universelles de l'interaction verbale ». Inspirés par le travail du sociologue Erving Goffman, du philosophe H.P. Grice et du linguiste John Gumperz, les auteurs analysent les expressions de politesse de trois langues sans relation entre elles – l'anglais, le tamoul et le tzel'tal –, se centrant sur

les concepts de « face » et d'« actes pouvant faire perdre la face ». Ils distinguent entre la « face négative » (le besoin de ne pas être entravé) et la « face positive » (le besoin de faire correspondre les désirs des autres aux siens).

- 4 La politesse, décrite comme un moyen de minimiser ces menaces, est également divisée en formes négatives et positives. Les auteurs inventorient et commentent quinze stratégies de politesse positive (« rechercher l'accord », « plaisanterie », « promesse », etc.). Cette étude insiste fortement sur la rationalité humaine (parfois analysée en termes de « coûts » et de « bénéfiques ») et sur l'universalité. Critiquant ce qu'ils appellent « la doctrine autrefois à la mode de la relativité culturelle », les auteurs avancent que « des différences superficielles peuvent émerger de principes universels sous-jacents et ne peuvent s'expliquer de manière satisfaisante qu'en relation avec eux » (Brown & Levinson 1987 : 56).
- 5 Qu'est-il arrivé aux différences culturelles ? Brown et Levinson (*ibid.* : 13-14, 48) notent que ce qui compte en tant qu'actes pouvant faire perdre la face varie d'une culture à l'autre, et ils comparent les « cultures de politesse positive » à distance sociale faible (par exemple les Etats-Unis) aux « cultures à politesse négative », plus hiérarchisées, telles que la Grande-Bretagne et le Japon. Toutefois, ils ne mènent pas très loin leur analyse de la différence. Dans la version révisée de leur essai, ils notent la pertinence de « théories locales » de la face, du tact, etc., mais ils ne développent pas non plus ce point. De manière semblable, dans son essai classique sur le sujet, Goffman (1955 : 5-45) glisse de ce qu'il appelait la « conception chinoise de la face » à sa propre analyse des Etats-Unis sans discuter des différences entre les deux cultures.
- 6 Par ailleurs, dans cet article, mon but est de fournir une esquisse préliminaire de quelques variations et changements dans les règles de politesse. Je n'ai pas l'intention de nier l'existence de stratégies humaines universelles, linguistiques ou autres. Toutefois, l'importance de ces stratégies ne peut pas être évaluée sans une étude de ce qui n'est pas universel, de ce qui varie selon les lieux et les époques. Plutôt que de supposer que ce qui varie est nécessairement « superficiel », comme Brown et Levinson le formulent, j'aimerais tester cette idée. Je vais donc tenter dans cet article de relier la microsociologie à des structures plus larges (ce qu'on a souvent reproché à Goffman de ne pas faire) et le court terme à la longue durée.
- 7 Afin de démontrer l'importance des universaux, Brown et Levinson ont adopté la stratégie de comparer le langage poli dans trois cultures éloignées les unes des autres. Pour montrer l'importance du changement et de la variation, j'adopterai une stratégie opposée et me centrerai sur trois cultures voisines : l'Angleterre, la France et l'Italie.

## Les régimes de la politesse

- 8 Un certain nombre d'historiens ont tenté d'historiciser Goffman, en travaillant avec ses concepts de base mais en regardant l'évolution des styles de présentation de soi (Burke 1987 : 150-167 ; Smith 1982). Un concept de base de cette historicisation est celui de différents systèmes, codes ou « régimes » de politesse, encadrés dans les régimes plus larges de la vie quotidienne.
- 9 Par « régime » j'entends répertoire de pratiques, consistant en gestes et mots (parlés et écrits), incluant des modes d'adresse tels que « Madame » ou « Votre Majesté », des formules telles que « s'il vous plaît » ou « sincèrement vôtre », des règles non dites telles que « n'interromps pas », etc. ; chaque élément de ce répertoire peut avoir des parallèles ailleurs, mais son régime se distingue par sa combinaison d'items ainsi que par ses inflexions et ses emphases, révélant des différences culturelles et des contrastes au niveau du tact (ou des tactiques), sinon au niveau stratégique plus profond de Brown et Levinson. Pour ces raisons, un régime peut être considéré comme un système.
- 10 Les régimes de politesse sont, bien sûr, reliés à des structures sociales, même s'ils ne sont pas de simples traductions de ces structures en mots. Une hypothèse de travail pourrait prendre la forme de la proposition que plus la société est hiérarchisée, plus son régime de politesse sera formel ou élaboré. Même si elle n'est pas testée au sens strict du terme, cette hypothèse

sera discutée dans les pages suivantes. A ce point précis, par ailleurs, ce qui doit être souligné, c'est la spécificité des différents régimes. La preuve de cette spécificité vient de l'histoire des malentendus, un élément des rencontres culturelles qui n'a attiré que récemment l'attention qu'il mérite à coup sûr (Schwarz 1994).

## Politesse « orientale »

- 11 Par exemple, prenons le cas de la politesse « orientale ». Je laisse le soin aux spécialistes de cette aire culturelle de décider si les langues asiatiques aux formes de politesse élaborées – comme le japonais ou le javanais – font exception à la thèse universaliste proposée par Brown et Levinson. Dans cette partie, je me centrerai sur la politesse orientale telle qu'elle est perçue par les Occidentaux, qui l'ont fréquemment décrite comme bizarre, outrée et servile. Ces descriptions jouent évidemment un rôle dans la construction occidentale de l'orientalisme, particulièrement du « despotisme occidental ». Toutefois, elles révèlent également des perceptions de la distance culturelle.
- 12 En Chine, en Inde et ailleurs, les Occidentaux ont longtemps exprimé de la surprise, si ce n'est du dégoût, devant ce que Brown et Levinson (1987 : 179, 185) appellent le « mode d'humiliation » de politesse, qui, tout à la fois, encense l'autre et déprécie sa propre personne et ses biens. La Chine traditionnelle fournit de nombreux exemples de la tactique d'autodénigrement, du moins dans les classes supérieures. Pour la période Tang, on la retrouve dans des traités de bonne conduite (Ebrey 1985). Dans la période Song, une personne parlant à un parent par alliance pouvait se désigner comme « un parent qui vous déshonore » (*tien-ch'un*). Pendant la période Ming, le terme « maladroit » ou « naïf » (*zhuo*) était régulièrement utilisé en tant que possessif dépréciatif, comme dans le cas de « mon écriture maladroite » (*zhuo wen*, Clunas 1996 : 33). La réticence à sembler refuser des requêtes inopportunes se rapportait à l'humiliation de celui qui les formulait. George Macartney (1962 : 87), ambassadeur en Chine en 1793-1794, a fait des commentaires sur « la politesse la plus raffinée et la bonne éducation sournoise » des mandarins qu'il rencontra, voulant exprimer par là « un acquiescement immédiat en paroles avec tout ce que nous semblions proposer » combiné avec une « dérobaude » dans les faits.
- 13 En Inde, Francis Day, un officier médecin anglais en poste à Cochin au milieu du xix<sup>e</sup> siècle, a noté (1863 :327, 391) ce qu'il appelait la « servilité abjecte » des basses castes permauls. « Lorsqu'ils parlaient à un supérieur d'une partie de leur corps, comme un œil ou une oreille, ils la faisaient précéder de l'épithète "vieux", comme "vieil œil", "vieille oreille". Ils sont obligés d'appeler leurs enfants "veaux", leur argent "cuivre" et leur riz "paille". » C'est comme s'il avait été considéré indécent, du moins par les castes supérieures, que les basses castes possèdent quoi que ce soit de bon. Un exemple semblable de ce que nous pourrions appeler les « lois somptuaires » du langage fut fourni quelques années plus tard par le missionnaire Samuel Mateer (1871 : 45), qui avait travaillé chez les Pulayan de Travancore. Parmi les exemples de ce qu'il appelait le langage « abject » que les basses castes devaient utiliser en parlant à leurs supérieurs, il cite les mots « votre esclave » (pour « je »), « gruau sale » (pour « riz »), « cabane » (pour « maison ») et « singes » (pour « enfants »).
- 14 Même au xvii<sup>e</sup> siècle, alors que les Anglais faisaient un plus grand usage des compliments que par la suite, ils percevaient déjà la politesse indienne comme éloignée de la leur, qu'ils approuvent ou non cette différence. Sir Thomas Roe, ambassadeur à la cour moghole entre 1615 et 1619, parla avec dégoût de la « flatterie et de l'obséquiosité » de son collègue persan. D'un autre côté, John Ovington, aumônier à la Compagnie des Indes orientales à Surat, était impressionné : « Les Orientaux, écrivit-il (1692 : 276), ont généralement un langage beaucoup plus doux et plein de sous-entendus » que les Européens. « Celui qui a conversé quelque temps » avec eux « peut difficilement supporter la brutalité, ou arriver à accepter l'impolitesse des autres ».

- 15 Je ne voudrais pas affirmer que les Européens ne pratiquent jamais le style d'humiliation. Certains Anglais emploient toujours des formules telles que « ce n'est rien, je crains » pour se référer à leurs possessions ou réalisations (Brown et Levinson 1987 : 185). Autrefois, ils allaient plus loin dans cette direction (cf. ci-dessous). Toutefois les Européens modernes (et, plus encore, les Américains), qu'ils soient auditeurs ou lecteurs, semblent trouver exagérées les formules chinoises, japonaises ou indiennes. Ceux qui écrivent ou parlent paraissent « en faire trop ». Cette réaction suggère que les formes de politesse varient tout autant selon les époques que selon les lieux, et que les formes de langage sont reliées aux structures sociales et politiques et aux différences de niveaux de liberté et d'égalité.

## Révolutions dans le langage

- 16 Sous certains angles, 1789 peut être considéré comme une date plus appropriée que 1800 pour clore cet article sur les anciens régimes. Car la meilleure preuve historique de l'importance et de la signification des règles qui gouvernent la vie quotidienne, y compris celles du langage, provient d'une étude des moments, des occasions et des contextes dans lesquels ces règles sont violées. Ainsi, le régime traditionnel de politesse française s'effondra après 1789 précisément parce qu'il symbolisait, de manière large, l'Ancien Régime. Le « tu » réciproque remplaça le système asymétrique du « tu » et du « vous », les divers usages hiérarchiques des modes d'adresse furent remplacés par « citoyen » et « citoyenne », etc., afin de symboliser l'égalité et la fraternité.
- 17 De manière similaire, à Barcelone en 1936, George Orwell (1951 : 3) se rendit compte qu'une révolution sociale avait commencé, à cause de l'utilisation du « tu ». Il n'est pas inutile de souligner que ce n'est pas tant la nature de la nouvelle forme adoptée qui est significative que le fait du changement lui-même. En 1917, dans l'armée russe, l'arrivée de la révolution fut marquée par l'ordre donné aux officiers d'employer la forme polie « Vy » en s'adressant à leurs hommes, tactique inverse de la généralisation du « tu » mais aux conséquences similaires. « Camarade » (*tovarisch*) devait alors remplacer ou s'ajouter aux titres russes, comme *tongzhi* en Chine après 1949.

## Trois vieux régimes linguistiques

- 18 En Europe, de 1500 à 1789, il n'y eut pas de telles révolutions dans le langage de la vie quotidienne, à l'exception de quelques groupes religieux radicaux. Les anabaptistes du xvi<sup>e</sup> siècle s'appelaient entre eux « frère », « sœur » ou « *thou* » (tu) (Clasen 1972 : 146). Les quakers du xvii<sup>e</sup> siècle choquèrent leurs contemporains et devancèrent les révolutionnaires français, en appelant tout le monde « *thee* » (tu), une « rhétorique de l'impolitesse » destinée à montrer que « le Christ ne respecte aucun statut social », en d'autres termes que les distinctions de ce monde n'ont pas d'importance pour les vrais chrétiens (Bauman 1983 : 43-62).
- 19 De même, le régime européen de politesse fut, comme nous allons le voir, graduellement modifié au xviii<sup>e</sup> siècle. Mais avant de se pencher sur les pratiques linguistiques, il est nécessaire de dire quelques mots des « catégories locales » sous lesquelles, à cette époque, on discutait de ce que nous appelons politesse. Au moins trois de ces catégories peuvent être considérées comme centrales : l'honneur, la civilité et la politesse elle-même.

## Honneur

- 20 Le terme « honneur » (*onore*, *honour*, etc.), tel qu'on l'utilise en Angleterre, en France et en Italie entre 1500 et 1800, était un équivalent assez proche de ce que Goffman préférerait appeler « face ». Le concept a un double sens, mais on peut soutenir que son ambiguïté même ou sa circularité était essentielle à son utilité. Cela signifiait à la fois le respect qu'on devait à un homme ou une femme d'un certain statut, et les qualités qui justifiaient ce respect, particulièrement le courage dans le cas des hommes et la pudeur dans celui des femmes. Les gens étaient honorés parce qu'ils étaient honorables, et on pouvait savoir qu'ils étaient

honorables parce qu'ils étaient honorés (Jouanna 1968). Tout aussi ambiguë était la réponse à la question « qui avait de l'honneur ? ». Selon les traités sur le sujet, l'honneur était une prérogative de la noblesse. Toutefois, les archives judiciaires montrent que les gens ordinaires, du moins dans les villes, affirmaient souvent qu'ils avaient de l'honneur et les tribunaux prenaient fréquemment au sérieux cette revendication (Castan 1974 ; Burke 1987 : 109). Les tribunaux étaient saisis à cause des attaques à l'honneur des plaignants, autrement dit des insultes. Leur inquiétude est révélatrice de l'importance que l'on attribuait dans la vie sociale d'alors au langage.

## Civilité

- 21 Le deuxième mot clé est « civilité » (*civiltà, civility*). Le concept s'est développé d'abord en Italie, où son association avec « cité » était prise très au sérieux. La campagne était pour les animaux, la cité pour les êtres humains et la *vita civile* (une vie en même temps civilisée et civique, convenant aux citoyens de républiques citadines indépendantes). Le terme comme l'idée devinrent de plus en plus importants en Europe de l'Ouest aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, en partie aux dépens du terme médiéval « courtoisie ».
- 22 En même temps, civilité changea de sens, se référant de moins en moins aux systèmes politiques et de plus en plus à un comportement élégant, comme le fait de collectionner des statues et autres objets. Il est tentant de relier ce changement dans la signification du mot « civilité » au déclin des républiques citadines en faveur de la monarchie absolue, qu'il s'agisse de territoires limités, comme celui du grand-duché de Toscane, ou plus vastes, comme le royaume de France (Revel 1985 ; Chartier 1987 : 45-86 ; Pons 1992). La progression de « civilité » dans sa nouvelle acception était à la fois exprimée et encouragée dans le traité d'Erasmus sur les bonnes manières pour les jeunes garçons, *De civilitate morum puerilium* (1530), qui se centrait sur les bonnes manières de table. Il fut suivi d'une longue série de traités de bonne conduite, comme le *Galateo* de Giovanni Della Casa (1558), *La civil conversazione* de Stefano Guazzo (1578), le *Nouveau Traité de civilité* d'Antoine de Courtin (1671), etc. La traduction de ces textes révèle à quel point la civilité ou la politesse étaient en train de devenir un idéal européen. Della Casa fut traduit en français, anglais, latin et espagnol, et Guazzo en français, anglais et latin. Courtin le fut en anglais et allemand.
- 23 Un écrivain anglais du xvii<sup>e</sup> siècle résuma le nouvel idéal en déclarant que la civilité reposait sur trois qualités, deux négatives et une positive. En premier lieu, « n'exprimer ni en actes ni en paroles aucune blessure, mésestime, offense ou manque de respect à qui que ce soit ». En deuxième lieu, « en ne recevant ni blessures ni offenses d'autres personnes, c'est-à-dire en supportant tout mot ou acte qui pourrait (peut-être de manière rationnelle) être interprété comme de la mésestime ou du manque de respect ». Enfin, la qualité positive : « Etre prêt à effectuer tous les bons offices et actes de bonté envers les autres » (Walker 1970 : 211). Le rejet du système antérieur basé sur l'honneur est particulièrement clair dans cet extrait, puisqu'il recommande à la fois de réfréner tout acte menaçant l'honneur des autres et de se montrer moins sensible aux mêmes menaces envers soi.
- 24 La forme plurielle « civilités » fut utilisée pour se référer aux compliments et autres expressions et gestes polis. Comme dans le cas des honneurs et de l'honneur, on trouvait là une circularité révélatrice. La pratique des civilités était un signe que celui qui parlait était civilisé.

## Politesse

- 25 Un terme alternatif à civilité, un peu plus tardif, fut « politesse ». La Rochefoucauld associa ces deux concepts dans une épigramme : « La civilité est un désir d'en recevoir et d'être estimé poli. » De manière semblable, Antoine Furetière, dans son dictionnaire, définit la civilité comme « une manière honnête, douce et polie d'agir, de converser ensemble ».
- 26 « Politesse » devint à la mode dans la France du xvii<sup>e</sup> siècle, pendant lequel Mme de Scudéry consacra un de ses dialogues au sujet, le définissant comme « savoir-vivre » (1685 : 67 ; cf.

Lacroix 1990, France 1992). Selon Saint-Simon, Louis XIV était un parangon de politesse, « jamais homme si naturellement poli ». Cet auteur attire l'attention sur le talent du roi à « mesurer » sa politesse afin qu'elle corresponde à « l'âge, le mérite, le rang ». L'intérêt attiré plus haut sur l'influence des structures sociales sur les régimes de politesse pourrait difficilement être illustré plus clairement. De même, Bellegarde, l'auteur de modèles de conversation « pour les personnes polies », distinguait plusieurs types de politesse selon que l'on était homme d'épée, magistrat, etc. (1698 : 46).

27 Les termes *politezza* et *polite* eurent moins de succès en italien, mais en Angleterre le mot *polite* était si courant au début du xviii<sup>e</sup> siècle qu'un spécialiste (Klein 1994) forgea récemment l'expression « la culture de la politesse » pour se référer à cette période, tandis qu'un autre (Langford 1989) a intitulé son histoire de l'Angleterre *A Polite and Commercial People*, phrase empruntée à William Blackstone, homme de loi du xviii<sup>e</sup> siècle.

28 « Politesse », comme « civilité », avait une origine politique – dérivée des termes mêmes « poli » et « politique » – mais aux xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles il en vint à désigner « élégant » ou « poli » en tant que contraires de manières « brutales ». Comme lord Chesterfield, qui faisait autorité concernant les bonnes manières dans l'Angleterre du xviii<sup>e</sup> siècle, l'écrivit à son fils, « la bonne compagnie, si vous en faites un bon usage, vous modèlera et vous donnera le vrai poli brillant » (6 juillet 1749). Quand les idées de Chesterfield furent popularisées pour un public plus large sous forme de « Principes de politesse » (Trussler 1775), cet intitulé incluait la propreté, le vêtement et le fait de cracher.

## Langage poli

29 La politesse a souvent pris la forme de gestes ritualisés, de *making legs* (saluer), faire des génuflexions, des révérences (en anglais *curtsey* dérivé du mot *courtesy* pour courtoisie). De même, la génuflexion verbale, ce que les Anglais se mirent à appeler *a civil tongue* (une langue civile), était considérée comme l'une des manières essentielles d'expression de la politesse. Ainsi Courtin consacra-t-il des chapitres spécifiques de son traité à la conversation, aux compliments et aux salutations tout autant qu'au maintien et aux gestes. Un historien récent de la civilité (Shields 1997 : viii) a averti ses lecteurs contre toute idée d'uniformité : « Il n'y avait pas de civilité uniforme pendant les xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, mais une variété de modes de conduite et de conversation qui en revendiquaient le nom. » Quoiqu'il en soit, ces pratiques, allant de la compétence dans les formules courantes de respect à la maîtrise de l'art de la conversation, montraient des ressemblances et, en ce qui concerne le langage, pouvaient être définies en opposition avec l'idéal d'une parole simple et d'une franchise considérées, dans les cercles « civils », comme un manquement aux bonnes manières.

30 Le nombre de traités publiés sur l'art de la conversation à cette époque témoigne de l'intérêt pour ce que l'on appelait souvent la « conversation polie » (Berger 1978 ; Strosetzki 1978 ; Goldsmith 1988 ; Burke 1993 ; Fumaroli 1994 : 111-210). Dans ses *Conversations nouvelles* (1685 : 67), Mme de Scudéry incluait « savoir toujours parler à propos » dans la définition de la politesse, et avertissait ses lecteurs de « ne vouloir pas être le tyran de la conversation ».

31 Lord Shaftesbury soutenait que la conversation était un moyen de « polir ». Les opinions fréquemment exprimées de lord Chesterfield sur le sujet étaient résumées en trente-cinq « règles de conversation ». Il vaut peut-être la peine de souligner que Chesterfield recommandait la politesse envers les inférieurs. On conseillait à un maître de dire à son serviteur qu'il serait « très obligé » si celui-ci pouvait mener à bien une certaine tâche. Afin d'éviter tout malentendu « indiquez par votre langage que la chose à faire est une faveur et, par votre ton, qu'elle va de soi ».

32 Il est évidemment impossible de dire avec précision combien de personnes, ou même combien de catégories de personnes, ont suivi ces règles. Celles-ci étaient associées aux classes supérieures, et on peut certainement les analyser à la manière de Pierre Bourdieu comme

une stratégie pour se distinguer des classes qu'elles percevaient comme leur étant inférieures. Se plaignant dans les années 1780 que « tout signe extérieur de rang » disparaissait, Philip Withers, un gentleman anglais, soulignait l'importance de la « politesse de l'expression ; c'est le seul signe extérieur de distinction qui subsiste entre un gentleman et son valet, entre une lady et sa dentellière » (cité par Cmiel 1990 : 38).

33 Les règles étaient codifiées au temps de l'ascension de la monarchie absolue, et on pourrait les analyser à la manière de Norbert Elias comme un des moyens pour les dirigeants de soumettre leur noblesse. Le rôle des femmes aristocrates, particulièrement des hôtesse des salons français, dans le développement de la politesse ne doit pas être sous-estimé. Après tout, comme le soulignent les sociolinguistes (Holmes 1995), les femmes de beaucoup de sociétés sont plus polies que les hommes. Les modèles italiens et français étaient consciencieusement suivis en Angleterre et ailleurs. Comme l'a remarqué en 1780 Thomas Sheridan, un des spécialistes sur le sujet, « les Italiens, les Français et les Espagnols, de manière proportionnelle à leur progrès dans la civilisation et la politesse, se sont employés pendant plus d'un siècle, avec le plus grand zèle, à cultiver et réglementer leur discours » (Mugglestone 1995 : 28).

34 Il est extrêmement vraisemblable que beaucoup de membres des « classes moyennes » (les familles de marchands, hommes de loi et médecins par exemple) participaient à ce mouvement aux alentours de 1700, si ce n'est plus tôt. Sans cette hypothèse, il serait difficile d'expliquer les nombreuses éditions de traités de conversation. La politesse dans le discours, comme dans d'autres formes de conduite, était un moyen pour les classes moyennes de montrer qu'elles étaient proches des classes supérieures. En Angleterre en particulier, on peut soutenir qu'au xviii<sup>e</sup> siècle la richesse et la politesse étaient en mesure de remplacer (ou du moins de rejoindre) la naissance en tant que base du statut social. Il est vraisemblable que certaines formes de politesse étaient pratiquées plus bas sur l'échelle sociale mais les preuves nous manquent. Les généralisations présentées ici sur l'Angleterre, l'Italie et la France devront donc être considérées comme s'appliquant à une minorité de la population.

35 Dans ce qui suit, nous discuterons tour à tour de six formes de politesse du langage de l'époque : l'évitement de la contradiction, l'accent, les euphémismes, les compliments, les formes d'adresse et, enfin, le mode d'humiliation dans le discours à des supérieurs.

## Eviter la contradiction

36 La civilité négative, parfois décrite à l'époque comme de la « complaisance », l'évitement de ce qu'il était l'habitude d'appeler « offense » (en d'autres termes, de ce qui menace la face), est peut-être mieux illustrée par le conseil de ne pas contredire les autres, spécialement ses supérieurs. Della Casa, par exemple (1950 : chap. 18), recommandait à ses lecteurs d'éviter les expressions telles que « ce n'était pas ainsi » (*non fu cosi*) ou « vous faites erreur » (*voi errate*). En France, Nicole Faret, dont l'adaptation de Castiglione devint l'un des manuels de bonne conduite les plus populaires au xvii<sup>e</sup> siècle, avertissait également ses lecteurs de ne pas contredire (1925 : 54). La contradiction était considérée comme une offense envers la « complaisance », un terme du xvii<sup>e</sup> siècle pour la politesse, signifiant accorder sa conduite à l'attente des autres. Comme l'auteur anonyme de *The Art of Complaisance* (1673) le formula, « la dissimulation est incluse dans la complaisance ».

37 On peut souligner la même chose au sujet du refus. Toutefois, la montée de l'idéal de la sincérité ou « franchise », tout spécialement en Angleterre, conduisit à l'affaiblissement, voire à l'abandon, de cette forme de politesse. A la fin du xviii<sup>e</sup> siècle, sinon avant, elle pouvait être perçue (ainsi que nous l'avons vu) comme une forme particulièrement orientale de faux-fuyant.

## Accent

- 38 Aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, les discussions sur l'accent se concentraient sur le « doux et bas ». En France, Nicole Faret, par exemple, remarquait la nécessité de parler à ses supérieurs avec ce qu'il appelait un ton de voix « doux » ou « un accent plein de soumission » (1925 : 53). Le critique Jean Chapelain (1883 : 169) soutenait que les rapports sociaux entre les sexes contribuaient à « rendre les langues polies », car, en parlant aux femmes, « les hommes apprennent à adoucir la rudesse de la prononciation que la mollesse naturelle des organes de la femme amollit ». Cette douceur, ou quelque chose comme cela, semble avoir été la cible de l'œuvre satirique de Furetière, *Roman bourgeois* (1666), dans laquelle un jeune abbé « affectoit de parler un peu gras, pour avoir le langage plus mignard » (Adam 1968 : 906).
- 39 L'accent était également un moyen de distinguer les élites du peuple. Chesterfield disait à son fils « de prononcer proprement : c'est-à-dire selon l'usage de la meilleure compagnie ». Savoir quand, où et avec qui un accent régional en venait à être stigmatisé dans différentes cultures comme un accent vulgaire reste un problème pour les historiens. Un exemple précoce d'une telle stigmatisation vient des règles édictées pour le séminaire établi à Milan en 1590. Les maîtres y avaient pour instruction de corriger « les prononciations incorrectes que les élèves apportaient avec eux de leur lieu d'origine » (Prosperi 1996 : 314 n).
- 40 Comme le suggère cette règle, les Anglais n'étaient pas les seuls à se préoccuper de l'accent. Le duc de Saint-Simon (1983 : 589) condamnait la duchesse de Chaulnes parce qu'elle avait « le ton, et la voix, et des mots du bas peuple ». Toutefois, au xviii<sup>e</sup> siècle, l'Angleterre était probablement devenue la culture où ces sujets étaient pris le plus au sérieux. Par exemple, Sheridan soulignait la nécessité d'éviter « la rusticité de l'accent » (Mugglestone 1995 : 117). Dans les années 1760, un ecclésiastique anglais confiait à son journal la mauvaise impression que lui avait faite l'évêque de Lincoln, déclarant que son « peu d'éducation et sa basse extraction » avaient été révélés par son « manque de conduite et de manières », incluant sa façon maladroite de marcher et son « dialecte du Yorkshire » (Cole 1931 : 35).

## Euphémismes contre vulgarismes

- 41 Le vocabulaire, plus encore que l'accent, était le moyen, à cette époque, pour les gens de statut élevé, civilisés ou polis de se distinguer.
- 42 Ce qu'on appelle souvent le langage « victorien », au sens d'une série d'euphémismes pour parler de sujets sexuels en présence de dames, est en fait beaucoup plus ancien que le xix<sup>e</sup> siècle et était loin d'être le monopole des Anglais. Par exemple, le mot « intéressant », au lieu d'« enceinte », n'était pas utilisé qu'en Angleterre mais aussi dans l'Espagne du xix<sup>e</sup> siècle (Galdos 1971 : 935). Ou prenons l'exemple bien connu de l'euphémisme pour « jambe ». Dans le Portugal du xvii<sup>e</sup> siècle, un fameux livre de conduite, inspiré du *Courtisan* de Castiglione, soutenait que le mot *perna* ne pouvait être utilisé en présence de dames que s'il se référait à la jambe d'un homme. Les dames n'étaient pas supposées avoir de jambes. A une certaine occasion, Charles Dickens décrit même des pantalons d'homme comme « *unmentionables* » (innommables).
- 43 En Italie, Della Casa (1950 : chap. 22) consacra une place considérable au problème de l'« indécence » linguistique (*disonestà*), notant que « nos dames » parlent de « châtaignes » quand elles veulent parler de « figues » afin d'éviter d'embarrassants doubles sens. Il conseille aux femmes ou à ceux qui leur parlent d'éviter le mot *puttana*, un terme qui devrait être remplacé par « femmes du monde » (*femine del mondo*).
- 44 Toutefois, la pratique des euphémismes se répandit bien au-delà des « parties intimes ». Si nous en croyons Pietro Aretino, qui a tourné cette habitude en ridicule (1975 : 82), dans la Rome du xvi<sup>e</sup> siècle, les dames, ou les prétendantes à ce titre, n'appelaient plus une fenêtre *finestra* mais *balcone*, tandis qu'une porte, auparavant *uscio*, devint *porta*, sans doute parce que ces nouveaux termes semblaient moins vulgaires. Quand Magdelon, dans *Les Précieuses*

*ridicules* (acte I, scène 5), appelle un serviteur un « nécessaire » et traduit « si vous êtes au logis » par « si vous êtes en commodité d’êtres visibles », elle n’était pas la première femme à prendre ses distances d’avec le langage quotidien. En Espagne, Francisco de Quevedo (1924 : 160) se moqua de l’équivalent espagnol des précieuses, la « femme latiniste » (*hembrilatina*) qui avait forgé de nouveaux mots prétentieux pour « querelle », « effroi » et « stupidités » : « *La rina llamará palestra ; al espanto, estupor ; supinidades, las ignorancias.* »

45 Les précieuses, et leurs équivalents, n’étaient ridiculisées que parce qu’elles allaient trop loin. Les gentilshommes allaient aussi, plus lentement, dans la même direction. La préface au premier volume du *Dictionnaire de l’Académie* (1694) déclarait qu’il se limitait délibérément à « la langue commune, telle qu’elle est dans le commerce ordinaire des honnêtes gens ». Excommuniés, donc, les termes techniques, « les termes des arts et des sciences qui entrent rarement dans le discours », ainsi que les vulgarités, les mots qui sont « bas et de style familier » associés aux gens de statut inférieur.

46 On considère parfois que l’intérêt pour la classe sociale et ses signes linguistiques est une étrange préoccupation anglaise, pour ne pas dire une maladie. Il peut donc être de quelque intérêt de noter qu’un noble français de cette période (Callières 1692 : 43, 65) discutait de ce qu’il appelait les « espèces de classes différentes qu’on reconnaît par leurs façons de parler ». Parmi les « façons de parler bourgeoises » stigmatisées dans ce dialogue, on trouve l’usage de la formule « mon époux » de préférence à « mon mari, qui est la bonne manière de se nommer ».

47 Bien qu’il n’y ait pas eu d’académie pour contrôler la langue anglaise, il y avait un mouvement pour en créer une. On conseillait aux gentilshommes d’éviter les « vulgarismes » (un mot recensé pour la première fois en anglais en 1644). « Les expressions vulgaires sont soigneusement évitées par ceux qui veulent écrire poliment », déclare l’anonyme *Art of Speaking* en 1676. C’est dans ce contexte que lord Chesterfield prévient son fils contre l’utilisation de proverbes dans sa conversation.

## Compliments

48 Le terme « compliments » était utilisé d’abord en italien, puis en français, tandis qu’on le trouve en anglais depuis le milieu du xvii<sup>e</sup> siècle, suggérant que l’usage, du moins dans ses formes élaborées, a suivi la même voie (en français, le mot « galanteries » partageait le même espace conceptuel). Au sens étroit du terme, les compliments étaient une sorte d’euphémisme utilisé pour préserver la face des autres en louant leurs personnes et leurs possessions. Au sens large, le mot « compliments » était utilisé pour des formules de respect, incluant le terme « respect » lui-même, comme dans l’anglais du xvii<sup>e</sup> siècle les expressions *my due respects* ou *my very kind respects*. La pratique était connue sous le nom de « payer » ses respects à quelqu’un.

49 Les compliments étaient si importants au xvii<sup>e</sup> siècle – à en juger par le nombre de traités sur la manière de les utiliser – qu’un spécialiste allemand a décrit cette période comme une « culture des compliments » (*Komplimentierkultur*, Beetz 1991 : 281-302). En Angleterre également, des traités avec des titres tels que *The Complete Academy of Compliments* (1705) furent publiés à cette époque.

50 Il y avait une géographie aussi bien qu’une chronologie et une sociologie des compliments. Sous cet aspect, la distance culturelle entre l’Italie et l’Angleterre apparaît à travers les réactions des voyageurs anglais. A Sienne, le gentleman anglais Fynes Moryson (1907-1908 : 307) remarqua que le terme *palaces* est utilisé en Italie pour des maisons de « petite magnificence ». Sa visite à Vérone suscita l’observation (378) que « les épitaphes italiennes sont souvent plus extravagantes que celles d’autres pays, car la nation s’adonne plus aux compliments et aux hyperboles ».

## Les formes d'adresse

- 51 Différentes formes d'adresse étaient employées selon qu'on parlait à ses supérieurs, ses égaux ou ses inférieurs.
- 52 Sous cet aspect, il y a apparemment moins à dire de l'Angleterre. Toutefois, même là, un changement dans le mode d'adresse entre pères et fils dans la haute bourgeoisie anglaise a été noté par l'historien Lawrence Stone (1977 : 171, 412-14). « Dans la première moitié du xvii<sup>e</sup> siècle, un fils, même adulte, par écrit s'adressait communément à son père par “*Sir*” et signait lui-même “*your humble obedient son*” (votre humble fils obéissant), “*your son in continuance of all obedience*” ou “*your most obedient and loving son*” (votre fils très obéissant et aimant). » Toutefois, à partir des années 1720, un changement de ce que Stone appelait « déférence » en « respect » est visible, et, à partir des années 1770, il est à son « plus haut ». *Sir*, par exemple, fut remplacé par *Dear Papa*. Stone soutient que ce changement est un témoignage de l'évolution des relations familiales, mais il doit également être replacé dans le contexte plus large des formes d'adresse.
- 53 En France, comme on peut s'y attendre, Saint-Simon s'intéressait beaucoup aux formes d'adresse, spécialement au sein de la noblesse. A maintes et maintes reprises (1983 : 64, 188, 597, 661), il revient à l'usage du « Monseigneur » et « Altesse », avec des remarques occasionnelles sur « Monsieur », « Madame » et « Mademoiselle ». L'impression qu'il donne d'être un vieux « formaliste » choqué par le développement d'un style informel dans la génération plus jeune s'accorde avec la situation anglaise.
- 54 Toutefois, les plus riches sources de témoignage du changement des formes d'adresse sont italiennes (Croce 1917 ; Brunet 1978 : 251-315). Elles suggèrent deux phases, un accroissement de la formalité au xvi<sup>e</sup> siècle compensé, au xviii<sup>e</sup>, par un mouvement vers ce qui est plus informel. Allant plus loin encore que les jeunes nobles de Stone, Cosme de Médicis, futur grand-duc de Toscane, écrivait à son père « *Illustrissimo signore mio padre* » et à sa mère « *Magnifica e dilectissima madre* ». A partir du milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, les titres honorifiques proliférèrent : *La Vostra Signoria*, *Excellenza*, *Magnificenza* ou même *Sublimità*, auxquels étaient joints des adjectifs tels que *illustrissimo*. Le mode hyperbolique déjà abordé s'était étendu aux formes d'adresse.
- 55 Les protestations contre cette inflation de titres abondèrent. La plupart soulignaient la dévaluation de la monnaie linguistique. Quelques-unes étaient plus politiques. Andrea Spinola par exemple, un patricien génois qui défendait la tradition républicaine de l'égalité civique alors qu'elle commençait à décliner au début du xvii<sup>e</sup> siècle, s'insurgeait contre l'utilisation de *illustrissimo*. Cependant cet usage se développa. Ce n'est qu'au milieu du xviii<sup>e</sup> siècle que la tendance s'inversa, quand des hommes de lettres tels que Gasparo Gozzi et Pietro Verri militèrent pour un mode d'adresse plus informel. Gozzi plaida dans la *Gazzetta Veneta* (2 avril 1760) pour une simplification du langage aussi bien que des cérémonies. Pietro Verri dénonça *le formalità* dans le journal *Il Caffé* et fit l'éloge des *quakers anglais* pour la simplicité de leur langage.

## Le style d'humiliation

- 56 Aux xvi<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles, en particulier en Espagne et en Italie, des expressions telles que « je baise votre main » voire même « je baise votre pied » étaient utilisées par oral et par écrit, sans parler du geste. Il n'était pas inusité pour des nobles de se décrire dans des lettres à leur souverain, à l'empereur Charles V par exemple, comme « votre esclave et serviteur ». Giovanni Della Casa dans son fameux livre de conduite (1950 : chap. 5) cite l'exemple de « votre esclave enchaîné » (*vostro schiavo in catena*).
- 57 L'anglais n'allait généralement pas si loin, et Gabriel Harvey, rhétoricien de Cambridge, écrivant à son ami le poète Edmund Spenser, associait le *Galateo* de Della Casa avec ce qu'il appelait « servile ». Quoi qu'il en soit, on peut trouver des traces de cette mode. Il a été dit

(McIntosh 1986 : 69 et suiv., 82 et suiv., 137 et suiv.) que c'était l'environnement de la cour dans la période 1500-1800 qui produisait des « phrases de soumission et de dévotion », telles qu'offrir ses « humbles remerciements » pour des « faveurs » et se décrire comme « votre humble (ou très obéissant) serviteur ». A mes yeux, la prévalence de relations de clientélisme dans la société anglaise de cette époque est encore plus importante.

58 Trois exemples de lettres de nobles de la période Tudor et du début de la période Stuart sont proches du stéréotype plus tardif de la « politesse orientale ». Dans une lettre à lord Lisle en 1534, concernant le projet d'une alliance entre les deux familles, sir Francis Lovell oppose « votre noble sang » avec « ma pauvre lignée », bien qu'un baron ne soit qu'un degré en dessous d'un chevalier dans la hiérarchie sociale. Quand sir Christopher Hatton écrivait à William Cecil au sujet de la maison qu'il était en train de faire construire, magnifique même selon les standards des nobles élisabéthains, il la désignait comme son « grossier édifice » (*rude building*). Quand le comte d'Arundel écrivait à sir Dudley Carleton en 1619 à propos de leur intérêt commun pour les collections de tableaux, il le remerciait pour son soin « à satisfaire ma stupide curiosité pour les œuvres d'Holbein ».

59 Au xviii<sup>e</sup> siècle, nous voyons une réaction forte contre ce style d'humiliation. Déjà en 1673, l'auteur d'un livre de conduite anglais (Walker 1970 : 212-213) associait les compliments à de la « duplicité et de la tromperie » : « Ils consistent à louer sans modération et à prétendre plus grands amour et amitié qu'ils ne sont vraiment mérités ou voulus par celui auquel ils sont offerts. » Ce sont des exemples « d'abus de langage » comme offrir des « services imaginaires » ou s'engager dans des « humiliations » imaginaires (cf. Beetz 1991).

60 Quelques années plus tard, un sermon de l'archevêque Tillotson dénonce la conversation de son époque comme « gonflée de vanité et de compliment » et « repue » d'expressions d'amabilité et de respect ». Le *Spectator* fit de même, et fut félicité par Samuel Johnson pour sa campagne contre ce qu'il appelait « l'impertinence de la civilité » (Berger 1978 : 179, 225). En France, *Les Règles de la bienséance* (1781), parlant des compliments, prévenait ses lecteurs contre ce qu'il nommait les « hyperboles démesurées » (320). L'aspect positif de ce renversement fut une augmentation de la sincérité. Montaigne (1962 : liv. I, chap. 40) était un critique pionnier de l'inflation de ce qu'il décrivait comme l'« abjecte et servile prostitution de présentations ; la vie, l'âme, dévotion, adoration, serf, esclave, tous ces mots y courent si vulgairement que, quand ils veulent faire sentir une plus expresse volonté et plus respectueuse, ils n'ont plus manière pour l'exprimer ». Le culte de la sincérité atteignit son apogée à la fin de cette période et fut symbolisé par des formes épistolaires telles que « sincèrement vôtre » et *yours truly*. La réaction contre l'hyperbole mena à une telle déflation du langage de politesse que les Anglais du xix<sup>e</sup> siècle en Inde s'étonnèrent, comme nous l'avons vu, de la « servilité » du mode d'humiliation.

## Conclusions

61 La différence culturelle, notamment la différence entre les Italiens hyperboliques et les Anglais moins démonstratifs, a été le thème second de cet article, le principal étant la direction et la signification du changement linguistique. Dans le cas de l'Italie, quelques-unes au moins de ces hyperboles, loin de faire partie d'un « caractère national » qui ne changerait pas, se développèrent dans le courant du xvi<sup>e</sup> siècle. Le point essentiel, très clairement illustré par la régression des formes d'adresse sophistiquées et du mode poli d'humiliation, est le déclin de la formalité au xviii<sup>e</sup> siècle. Le vieux régime de politesse s'effondrait déjà bien avant la Révolution française.

62 Pourquoi ces changements eurent-ils lieu ? Les théories « populaires » sur le sujet forment un excellent point de départ pour l'analyse, bien qu'elles puissent avoir besoin d'être développées ou validées. Andrea Spinola, comme nous l'avons vu, liait la montée de *illustrissimo* au déclin des valeurs républicaines. La modestie et l'égalité étaient remplacées par la démonstration et

la hiérarchie. Pietro Verri s'élevait contre ceux qui voulaient qu'on s'adresse à eux par un *Vostra Signoria* et les traitait de « sultans » despotiques. Le développement des titres peut être vu comme un signe extérieur du processus de changement politique et social en Italie, que les historiens ont souvent décrit comme une « reféodalisation ». En d'autres termes la richesse et le pouvoir, après avoir appartenu aux marchands et aux villes, retournaient aux propriétaires aristocrates (Villari 1979 : 95-96).

63 Au xviii<sup>e</sup> siècle, il restait à expliquer le passage d'un « système d'honneur » (agressif, masculin et très hiérarchisé) à un « système de politesse » (plus doux, orienté vers le sexe opposé et plus égalitaire, du moins en apparence). Shaftesbury a donné une explication politique de la nouvelle politesse (qu'il a définie par opposition à la flatterie des cours), la reliant à la montée de la liberté et du parti Whig (Klein 1994). Les historiens ont récemment mis en avant une version moins partisane de la même thèse, selon laquelle le « langage des manières » employé dans les pages du *Spectator* était dû en partie à « l'intempérance de la polémique de parti » (Phillipson 1993 : 215). Si ce renversement avait été confiné à la Grande-Bretagne, l'argument aurait été convaincant. Toutefois, comme nous l'avons vu, les Italiens et les Français allaient dans la même direction sans l'aide des Whigs. Il devait donc y avoir d'autres forces à l'œuvre.

64 Dans l'histoire des rituels européens, une évolution parallèle vers l'informel a été notée par des historiens (Burke 1987 : 223-238 ; Muir 1997 : 269-275). La peinture de portraits est un autre domaine culturel dans lequel un tournant vers une présentation informelle de soi a pris place au xviii<sup>e</sup> siècle. En Italie, parmi de nombreux autres exemples, on peut citer celui du Goldoni de Longhi ; en France, celui du Diderot de Van Loo avec ses cheveux ébouriffés ; en Angleterre, celui du Barette de Reynolds, un homme myope scrutant un livre.

65 Ces indices vont dans le sens d'un changement culturel majeur qui affecta plus d'un pays et plus d'un domaine de conduite. Si nous voulons expliquer ce tournant, nous pouvons raisonnablement invoquer la montée parallèle de la société de commerce, plus évidente dans l'Angleterre du xviii<sup>e</sup> siècle (McKendrick *et al.* 1982), mais également visible en France à cette époque et, dans une moindre mesure, en Italie du Nord, dans la Venise de Gozzi ou le Milan de Verri.

66 Afin d'explorer plus avant cette relation, nous pourrions une fois de plus prendre pour point de départ une théorie de l'époque, par exemple l'idée de Philip Withers, cité plus haut, selon laquelle le développement du langage poli était une réaction au déclin des « signes extérieurs de rang ». C'était une nouvelle manière pour les classes supérieures de se distinguer des autres à une époque où la production de masse, pour la première fois, rendait possible aux gens ordinaires d'imiter l'habillement de leurs supérieurs. Le langage poli pourrait, bien sûr, être imité à son tour, et la prolifération de traités sur le sujet suggère que c'est précisément ce qui arriva. Quoi qu'il en soit, du moins en tant qu'explication de la montée de la préoccupation anglaise pour l'accent à cette époque, ce que dit Withers tient debout.

67 Il y aurait beaucoup plus à dire sur ce sujet que cela n'est possible dans ce court article. Dans le cas du langage, comme dans celui des vêtements, ce qui semble « superficiel » mérite d'être étudié comme un système de signes exprimant ce qui est caché (Roche 1989). Toutefois, les termes « surface », « expression », « reflet » ou même « réfraction » peuvent ne pas rendre justice au pouvoir des pratiques quotidiennes, y compris linguistiques. Triviales en elles-mêmes, un grand nombre de ces pratiques – actes de déférence, d'identité, etc. – peuvent renforcer, voire même reconstruire, un régime culturel.

---

### ***Bibliographie***

**Adam A.** (ss la dir. de), 1968. *Romanciers du xvii<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard.

**Aretino P.**, 1975 (1530). *Sei giornate*, Bari, Laterza.

- Bauman R.**, 1983. *Let Your Words Be Few. Symbolism of Speaking and Silence among Seventeenth-Century Quakers*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Beetz M.**, 1991. « Negative Kontinuität. Vorbehalte gegenüber barocker Komplimentierkultur », in Garber K. (ed.), *Europäische Barock-Rezeption*, Wiesbaden, Harassowitz.
- Bellegarde J.-B. (de)**, 1698. *Réflexions sur la politesse des mœurs*, Paris, Guignard.
- Berger D.A.**, 1978. *Die Konversationskunst in England 1660-1740*, Munich, Beck.
- Brown P. & S.C. Levinson**, 1978. « Universals in language usage. Politeness phenomena », in Goody E.N. (ed.), *Questions and Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press, revised as :  
1987. *Politeness. Some Universals in Language Usage*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Brunet J.**, 1978. « Un "langage colakeitiquement profane", ou l'influence de l'Espagne sur la troisième personne de politesse italienne », in *Présence et influence de l'Espagne dans la culture italienne de la Renaissance*, Paris, Sorbonne nouvelle.
- Bryson A.**, 1984. « From Courtesy to Civility », Oxford D. Phil. thesis.
- Burke P.**, 1987. *Historical Anthropology of Early Modern Italy*, Cambridge, Cambridge University Press.  
1993. *The Art of Conversation*, Cambridge, Polity Press.
- Burke P. & R. Porter** (eds), 1987. *The Social History of Language*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Callières F. (de)**, 1692. *Des mots à la mode*, Paris, Barbin.
- Castan Y.**, 1974. *Honnêteté et relations sociales en Languedoc*, Paris, Plon.
- Chapelain J.**, 1883. *Lettres*, vol. 2, Paris, Imprimerie nationale.
- Chartier R.**, 1987. *Lectures et lecteurs dans la France d'Ancien Régime*, Paris, Ed. du Seuil.
- Clasen C.-P.**, 1972. *Anabaptism. A Social History, 1525-1618*, Ithaca, Cornell University Press.
- Clunas C.**, 1996. *Fruitful Sites. Garden Culture in Ming Dynasty, China*, Londres, Reaktion Books.
- Cmiel K.**, 1990. *Democratic Eloquence. The Fight over Popular Speech in Nineteenth-Century America*, Berkeley and Los Angeles, University of California Press.
- Cole W.**, 1931. *The Blecheley Diary*, Londres, Constable.
- Croce B.**, 1917. *La Spagna nella vita italiana durante la Rinascenza*, Bari, Laterza.
- Day F.**, 1863. *The Land of the Permauls*, Madras, Gantz.
- Della Casa G.**, 1950 (1558). *Galateo*, Milan, Rizzoli.
- Ebrey P.B.**, 1985. « T'ang guides to verbal etiquette », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, n° 45, pp. 581-613.
- Faret N.**, 1925 (1630). *L'honnête homme*, Paris, Presses universitaires de France.
- Ferguson C.A.**, 1976. « The structure and use of politeness formulas », *Language in Society*, n° 5, pp. 137-151.
- France P.**, 1992. *Politeness and its Discontents*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Fumaroli M.**, 1994. *Trois institutions littéraires*, Paris, Gallimard.
- Galdos B.P.**, 1971 (1886-1887). *Fortunato y Jacinta*, Madrid, Hernando.
- Goffman E.**, 1955. « On face-work », rpr in his *Interaction Ritual*, Harmondsworth, Penguin Books, pp. 5-45.
- Goldsmith E.C.**, 1988. *Exclusive Conversations. The Art of Interaction in 17th-Century France*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- Holmes J.**, 1995. *Women, Men and Politeness*, Londres, Longmans.
- Jouanna A.**, 1968. « Recherches sur la notion de l'honneur au xvi<sup>e</sup> siècle », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, n° 15, pp. 597-623.
- Klein L.E.**, 1994. *Shaftesbury and the Culture of Politeness*, Cambridge, Cambridge University Press.

- Lacroix M.**, 1990. *De la politesse. Essai sur la littérature du savoir-vivre*, Paris, Julliard.
- Langford P.A.**, 1989. *A Polite and Commercial People*, Oxford, Oxford University Press.
- Macartney G.**, 1962, *An Embassy to China*, ed. by J. Cranmer-Byng, Londres, Longmans.
- McIntosh C.**, 1986. *Common and Courtly Language*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.
- McKendrick N., Brewer J. & J.H. Plumb**, 1982. *The Birth of Consumer Society*, Londres, Europa.
- Martin J.**, 1997. « Inventing sincerity, refashioning prudence », *American Historical Review*, n° 102, pp. 1309-1342.
- Mateer S.**, 1871. *The Land of Charity*, Londres, Snow.
- Montaigne M. (de)**, 1962 (1580-88). *Essais*, Paris, Gallimard.
- Moryson F.**, 1907-1908. *An Itinerary*, Glasgow, Maccllehose.
- Mugglestone L.**, 1995. *Talking Proper. The Rise of Accent as Social Symbol*, Oxford, Oxford University Press.
- Muir E.**, 1997. *Ritual in Early Modern Europe*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Orwell G.**, 1951 (1938). *Homage to Catalonia*, Londres, Secker and Warburg.
- Ovington J.**, 1692. *A Voyage to Surat*, Londres, Tonson.
- Phillipson N.**, 1993. « Politics and politeness in the reign of Anne and the early Hanoverians », in Pocock J.G.A. (ed.), *The Varieties of British Political Thought 1500-1800*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Pons A.**, 1992. « Sur la notion de la civilité », in Montandon A. (ed.), *Etiquette et politesse*, Clermont-Ferrand, université de Clermont-Ferrand.
- Prosperi A.**, 1996. *Tribunali di Coscienza*, Turin, Einaudi.
- Quevedo F. (de)**, 1924. *Obras satíricas*, Madrid, Ediciones de la Lectura.
- Revel J.**, 1985. « Les usages de la civilité », in Ariès P. (ss la dir. de), *Histoire de la vie privée*, t. 3, Paris, Ed. du Seuil.
- Roche D.**, 1989. *La culture des apparences*, Paris, Fayard.
1997. *Histoire des choses banales*, Paris, Fayard.
- Saint-Simon**, 1983. *Mémoires*, vol. 1, Paris, Gallimard.
- Schwarz S.** (ed.), 1994. *Implicit Understandings*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Scudéry M.**, 1685. *Conversations nouvelles*, Paris, Mabre-Cramoisy.
- Shields D.S.**, 1997. *Civil Tongues and Polite Letters in British America*, Chapel Hill, Duke University Press.
- Smith D.**, 1982. *Masks of Wedlock. Seventeenth-Century Dutch Marriage Portraiture*, Epping, Bowker.
- Stone L.**, 1977. *The Family Sex and Marriage in England 1500-1800*, London, Weidenfeld and Nicolson.
- Strosetzki C.**, 1978. *Konversation. Ein Kapitel gesellschaftlicher und literarischer Pragmatik im Frankreich des 17. Jhs*, Frankfurt, Lang.
- Thomas K.V.**, 1990. « Yours », in Ricks C. & L. Michaels (eds), *The State of the Language*, Londres.
- Trilling L.**, 1972. *Sincerity and Authenticity*, Londres, Oxford University Press.
- Trussler J.**, 1775. *Principles of Politeness*, Londres, Hoof.
- Villari R.**, 1979. *Ribelli e riformatori*, Rome, Laterza.
- Walker O.**, 1970 (1673). *Of Education*, Menston, Scolar Press.

---

### *Pour citer cet article*

Référence électronique

Peter Burke, « Les langages de la politesse », *Terrain* [En ligne], 33 | 1999, mis en ligne le 09 mars 2007. URL : <http://terrain.revues.org/index2704.html>

**Burke P.**, 1999, « Les langages de la politesse », *Terrain*, n° 33, pp. 111-126.

---

### *À propos de l'auteur*

**Peter Burke**

Emmanuel College, Cambridge, Grande-Bretagne

---

### *Droits d'auteur*

Propriété intellectuelle

---

### *Résumé / Abstract*

Cet article veut démontrer que, même si les principales stratégies de politesse sont universelles, les différences d'emphase et de style sont telles qu'on peut parler de différents « régimes » de politesse, plus ou moins formels ou hiérarchisés. Cette hypothèse s'appuie sur l'étude de trois « anciens régimes » : italien, français et anglais aux xvi<sup>e</sup>, xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles. L'étude comparative des attitudes de politesse, que ce soit par écrit ou dans la conversation, dans les classes moyennes et supérieures de ces trois pays, suggère une montée de la formalité à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, sans doute reliée à la « reféodalisation » et à l'importance accrue du clientélisme. Le renversement de ce courant au xviii<sup>e</sup> siècle est un des aspects de la montée de la société de commerce.

**Mots clés :** Italie, politesse, Angleterre

### **The languages of politeness**

Although major strategies of courtesy are universal, differences in emphasis and style are such that it is useful to talk about different «systems» of politeness, some more or less formal and hierarchical than others. This hypothesis is backed up by examining three «systems» from the 16th to the 18th century : the Italian, French and English ones. The comparative study of middle- and upper-class attitudes about courtesy in writing and in conversation suggests increasing formality in the late 16th century, a trend probably linked to both «refeudalization» and the growth of patronage. This trend was countered in the 18th century as mercantile society emerged.

**Keywords :** France, Italy, courtesy, England, 16th-18th centuries

**Index géographique :** Europe

**Index thématique :** corps (représentations du), langage, changement social

**Licence portant sur le document :** Propriété intellectuelle